

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 12 OCTOBRE 1846.

No. 72

LES DRUSES ET LES MARONITES. RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES SUR LEURS MŒURS POLITIQUES ET RELIGIEUSES.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les principes fondamentaux de leur dogme, cela me mènerait trop loin ; il vous est aisé de voir par ce petit précis qu'ils ont retenu tout le fonds du système de Pythagore : comme principe de tous les êtres ; comme lui, ils donnent une me au monde visible ; comme lui, ils professent la métémpsycose. Et dans l'effigie du veau, ne pourrions-nous pas voir aussi la doctrine de Pythagore ? Ce philosophe, tout en prohibant l'effusion du sang dans les sacrifices, voulait qu'on sacrifiait des effigies de bœuf faites avec de la farine. Pour la morale, il est certain que les *Ocquals* ou sages professent à la lettre la philosophie de Pythagore ; aussi austère dans les mœurs que les disciples de cet ancien philosophe, ils croient, comme eux, que la vie de l'homme doit être consacrée tout entière à réprimer ses passions. Je m'abstiens des développemens que comporterait cette matière ; les documens que j'ai en main mettent ma proposition dans toute son évidence.

Les docteurs Druses ne savent pas que leur philosophie est celle de Pythagore, aussi ils remplissent leurs livres de textes pris dans la Bible, dans l'Évangile et même dans le Coran, ils les adaptent à leur croyance, et les expliquent selon les principes qu'ils ont reçus de leurs ancêtres.

Il s'est conservé parmi les Druses une idée vague de quelques-uns de leurs ancêtres qui, disent-ils, étaient Français. Ne pourrions-nous pas croire que, durant le temps des croisades, quelques croisés, par un de ces accidens si communs dans la vie qui réduisent l'homme au désespoir, auraient été en même temps déserteurs à leurs drapeaux et à la foi de leurs pères ? Ne savons-nous pas qu'au milieu des plus héroïques vertus on vit s'élever alors plus d'un scandale ? A l'époque des croisades, les Druses avaient à peine une existence comme corps politique : s'ils en eussent formé une nation, ou même un corps peu considérable, ils auraient pris une part active aux diverses révolutions qui agitérent alors la Syrie, l'histoire n'aurait pas manqué de parler d'eux ; mais ils n'étaient encore que comme des hordes répandues çà et là, confondus avec les chrétiens ou avec les Sarrasins, ne tenant par principe aux intérêts ni des uns ni des autres. Un aventurier à imagination exaltée aurait bien pu alors concevoir la pensée d'ériger parmi eux la république de Pythagore. Ceci n'est qu'une opinion, elle a cependant plusieurs marques de probabilité, entr'autre ces sentimens d'honneur et de franchise, cette horreur du mensonge qu'on voit professer aux druses, qualités qui se rencontrent si rarement en Orient, et qui étaient, comme on le sait, l'apanage de nos chevaliers du moyen-âge.

En parlant de la société des Druses, je dois établir une distinction, sans laquelle on ne pourrait avoir une idée vraie de la secte. Elle est divisée en deux classes tellement distinctes qu'elles n'ont de commun que les intérêts civils. Pour la religion, elles sont entièrement séparées. D'après les informations que j'ai prises, j'ai pu conclure qu'elles étaient à peu près égales en nombre. Les uns se nomment *Ocquals*, et les autres *Johhals*. Le nom des premiers est un mot arabe qui signifie *les sages*, ou gens qui marchent selon les principes de la raison ; on peut le prendre aussi dans le sens étymologique de *Philosophes*, ou amateurs de la sagesse. Eux seuls ont la connaissance des mystères et des dogmes, eux seuls mettent en pratique la morale de la secte. Les *Johhals*, dont le nom arabe veut dire *ignorans*, insensés, déraisonnables, n'ont aucune connaissance de leur religion et ne se soumettent à aucune de ses pratiques et de ses observances. Leur morale se borne à éviter ce que les bienséances et la coutume ne peuvent autoriser. Les deux classes se distinguent à l'extérieur par le turban. Celui des *Johhals* est indifféremment d'une couleur quelconque. Mais celui des *Ocquals* est blanc ; et, comme la robe blanche de Pythagore, c'est un signe de la pureté de leurs mœurs.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, à la louange des *Sages*, qu'il n'y a pas de précautions qu'ils ne prennent pour la conservation des mœurs : un simple regard, un atouchement peu honnête est rigoureusement prohibé ; plusieurs vivent dans la continence, même dans l'état de mariage. Les femmes, dont une bonne partie est de cette classe, restent toujours voilées, au-dehors comme au-dehors, elles ne peuvent découvrir leur face qu'en présence de leur mari, de leurs frères et de leurs enfans. Leurs appartemens sont toujours séparés, et la famille qui aurait laissé pénétrer quelqu'un dans ces appartemens, fût-ce même un parent, tomberait dans l'opprobre et le dés-

honneur. Elles ne peuvent porter aucun ornement, excepté un modeste bracelet d'argent, qui est chez elles comme l'anneau conjugal ; elles ne peuvent pas même porter un habit de couleur, leur robe est toujours de coton teint en bleu ou en noir ; la longue corne en or ou en argent que portent sur la tête les autres femmes du Liban, est remplacée chez elle par une corne en carton. Cet éloignement du luxe n'est-il pas un phénomène, en Orient surtout, où le faste, chez les femmes, a quelque chose qui tient de la folie ? Je me rappelle avoir vu, parmi les Arabes, la femme d'un de ces bergers nomades toute couverte d'or et de pierreries, au point de pouvoir à peine se traîner, pendant que le mari, couvert d'une peau de mouton et monté sur son âne, faisait paître son troupeau. A l'appui de ce que je vous dis ici des mœurs des Druses, et qui pourrait vous étonner, permettez-moi de vous citer le trait suivant, que je tiens d'un homme très digne de foi.

Je professais, me dit-il, dans un village du Chouf. Les Druses comme les chrétiens m'envoyaient leurs enfans à l'école, qui se tenait sous le grand chêne près de l'église. J'avais parmi mes élèves un charmant jeune homme, fils d'un sage Druse, âgé d'environ dix-huit ou dix-neuf ans. Un jour, pendant que j'étais occupé à lui faire répéter sa leçon, je m'aperçus que, par un mouvement spontané, il détournait sa tête. Une jeune fille chrétienne venait de passer à côté de nous ; les femmes chrétiennes ne sont pas voilées à la montagne ; je compris aussitôt le motif qui lui avait fait tourner la tête. Cependant, pour mieux connaître le fond de sa pensée, je le questionnai ; il me répondit avec ce ton de franchise qui le caractérisait : " Mon maître, j'ai passé les premières années de ma jeunesse parmi les *Johhals*, j'en ai trop de repentir pour m'exposer de nouveau à la tentation, et je sais qu'il ne faut qu'un regard pour me faire tomber." Ce même jeune homme, insulté un jour par un de ses camarades, lui répondit par un gros mot. Mais à peine ce mot se fut-il échappé de sa bouche, que la rougeur lui monta au front ; plein de dépit de s'être ainsi oublié, il se mit à se frapper la figure si rudement, que le sang lui sortait par le nez et par la bouche.

Les sages Druses ne font pas seulement profession de chasteté, ils pratiquent très-rigoureusement la tempérance ; leur frugalité est si grande qu'elle passa pour avare chez leurs voisins. Ils ne rassasient jamais entièrement leur appétit, ne prennent rien hors des repas, et s'interdisent l'usage du vin, de toute sorte de liqueurs, et même celui du tabac à fumer, ce qui est si extraordinaire en Orient ! A tous ces traits vous pourrez aisément reconnaître la secte italique, surtout si vous y ajoutez la retenue de la langue : il y en a parmi eux qui s'interdisent toute conversation pendant des tems considérables. On ne pourra pas du moins refuser à ceux-ci le titre de vrais disciples de Pythagore.

Jusqu'à présent on n'a pas reconnu de sacrifice chez les Druses. Cependant, dans leur assemblée du vendredi soir, ils font en commun une collation composée de pain et de raisins secs seulement. Je ne puis assurer si cet aliment est consacré à Dieu ; mais j'y vois une grande ressemblance avec le sacrifice de Pythagore, qui consistait en pain et en vin, le sacrifice des victimes avec effusion de sang étant, selon ce philosophe, indigne de la divinité. Du reste, leur assemblée du vendredi soir se tient si mystérieusement que je n'en ai pu connaître que cette particularité ; là aussi peut-être sacrifie-t-on le veau en effigie.

Des voyageurs, peu instruits du caractère de cette secte, ont avancé que dans leurs assemblées nocturnes les Druses commettaient des infamies. J'ai fait part de ces soupçons à des personnes en position d'être parfaitement renseignées à cet égard, et toutes elles m'ont répondu qu'il fallait bien peu connaître les sages Druses, seuls admis dans ces assemblées, qu'il fallait ne les avoir jamais fréquentés pour avancer une pareille calomnie. La secte des Ansariés, aux environs de Latakié et de Homs, qui forme une secte religieuse à part, inconnue jusqu'à présent de tout le monde, est accusée à juste titre de pareilles infamies ; on le sait, et personne ne s'en étonne, car ces gens mènent une vie très-dissolue. Mais la morale des sages Druses est trop austère, et leur conduite trop en harmonie avec leurs principes, pour qu'on puisse donner foi à cette imputation. Du reste, si pareille chose existait parmi eux, les chrétiens qui vivent au milieu d'eux en auraient eu connaissance ; or, jamais ils ne les ont même soupçonnés sur ce sujet.

Le lieu où se tient l'assemblée du vendredi est une espèce de temple avec une double enceinte. Cet édifice est à la garde de quelques sages qui y vivent des revenus légués à cet établissement. Là, ils mènent une vie contemplative et très-mortifiée ; ce sont eux qui préparent le pain et le raisin